

# La Franc-maçonnerie, observatoire des tensions et des dynamiques sociales au 18e siècle

Pierre-Yves Beaurepaire

▶ **To cite this version:**

Pierre-Yves Beaurepaire. La Franc-maçonnerie, observatoire des tensions et des dynamiques sociales au 18e siècle. Dix-huitième siècle, 2005, Paris, France. pp.17-30. halshs-00106983

**HAL Id: halshs-00106983**
**https://shs.hal.science/halshs-00106983**

Submitted on 16 Oct 2006

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La Franc-maçonnerie, observatoire des tensions et des dynamiques sociales au 18e siècle

Longtemps, les études maçonniques ont pâti des effets pervers de la mono-exploitation paresseuse d'une source facile d'accès, les listes de membres dressées par les loges et adressées par elles à leur obédience et à leurs correspondantes. Le simple relevé des noms « de ceux qui en sont », au mieux une sociographie descriptive ont tenu lieu d'étude approfondie. L'absence de prosopographie des élites maçonniques –soit une fraction non négligeable de la *major et sanior pars* d'Ancien Régime- se fait encore cruellement sentir et tranche sur la qualité des travaux menés en Allemagne ou en Autriche notamment. Plus grave encore, en privilégiant une source administrative, dont le contenu est orienté par les comptes rendus d'une loge à son obédience, nombre d'auteurs se sont interdit d'appréhender la sociabilité maçonnique pour elle-même, c'est-à-dire non pas comme une structure, comme une société formalisée, instituée, mais comme un espace de rencontres, de transactions, d'échanges -matériels, symboliques, d'informations etc.-, entre « des hommes qui sans cela seraient restés à perpétuelle distance » selon les termes des *Constitutions* de 1723. La sociographie descriptive qui classe les membres des loges en groupes socio-professionnels –sur la base de leurs seules déclarations !- néglige l'importance de la trajectoire individuelle au sein de *L'Espace des francs-maçons*[1], le choix de tel atelier, la pratique volontaire de tel grade -d'essence chevaleresque et chrétienne notamment-, au profit de la détermination par l'appartenance sociale. La sociabilité devient alors une structure déterminée par un lien social contraignant pour les individus parce qu'extérieur à eux, selon la définition de Emile Durkheim. Les individus s'effacent derrière les groupes sociaux qui sont les véritables acteurs. On aura donc une loge aristocratique ou bourgeoise.

## De la sociologie des ateliers à l'étude des espaces relationnels des francs-maçons

Ces remarques critiques peuvent paraître dures, voire injustes. Et Georg Simmel ? Jürgen Habermas ? Maurice Agulhon ? Daniel Roche ? Comment oublier à ce point que la loge maçonnique d'Ancien Régime est étroitement liée à l'étude de la « ville sociable » (Dominique

[1] Pierre-Yves Beaurepaire, *L'Espace des francs-maçons. Une sociabilité européenne au 18e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, *Histoire*.

Poulot) des Lumières ? qu'elle constitue le laboratoire pionnier d'observation et d'élaboration des structures et des pratiques de la sociabilité urbaine, le miroir des élites, de leurs réseaux, de leurs stratégies et trajectoires sociales, culturelles et politiques ? que la loge est au cœur des travaux qui ont jalonné l'étude de la sociabilité aux 18e-19e siècles : *Pénitents et francs-maçons* de Maurice Agulhon[2], puis *Le cercle dans la France bourgeoise* du même auteur[3] ; *Le siècle des Lumières en province* de Daniel Roche[4], *L'Espace public* de Jürgen Habermas[5], le colloque de Bad Homburg sur *Sociabilité et société bourgeoise*[6] ? En fait, il n'y a selon moi pas de contradiction, mais un paradoxe dont je voudrais étudier et démonter les ressorts avec vous : l'histoire de la Franc-maçonnerie aux 18e-19e siècles n'a pas profité de l'intérêt des chercheurs pour ce laboratoire d'une sociabilité en transition qu'est la loge maçonnique des années 1740-1830.

Ces travaux pionniers sont pour la plupart l'œuvre de chercheurs extérieurs au milieu de la recherche maçonnique : la Franc-maçonnerie n'occupait pas une position centrale dans leur champ d'investigation. Il en va de même des thèses de doctorat et de doctorat d'État sur les élites urbaines, parlementaires, négociantes au 18e siècle, qui consacrent un chapitre aux foyers de sociabilité des Lumières et notamment aux loges maçonniques[7]. Ces chercheurs ont ouvert, exploité puis refermé les archives des loges avec leurs propres objets et programmes d'enquête. C'est pourquoi, ils ne se sont pas enlisés dans l'histoire administrative de l'ordre maçonnique,

---

[2] Maurice Agulhon, *Pénitents et Francs-Maçons de l'ancienne Provence*. *Essai sur la sociabilité méridionale*, Paris, 3e édition, 1984.

[3] Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise 1810-1848, étude d'une mutation de sociabilité*, *Cahier des Annales* n° 36, Paris, Armand Colin, 1977.

[4] Daniel Roche, *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris-La Haye, Mouton, 1973, 2e édition, éditions de l'EHESS, 1984, 2 volumes.

[5] Jürgen Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, avec une préface inédite de l'auteur –à la 17e édition allemande-, trad. fr. de *Strukturwandel der Öffentlichkeit* (1962) par Marc B. de Launay, Paris, Payot, *Critique de la politique*, 1993.

[6] Etienne François dir., *Sociabilité et société bourgeoise en France, en Allemagne et en Suisse, 1750-1850*, *Travaux et mémoires de la Mission historique française en Allemagne*, Göttingen-Paris, Editions recherche sur les civilisations, 1986.

[7] Citons sans rechercher l'exhaustivité : Guy Chaussinand-Nogaret, *Les financiers de Languedoc au XVIIIe siècle*, EPHE VIe section, Centre de recherches historiques, *Affaires et gens d'affaires XXXV*, Paris, SEVPEN, 1970, pp. 281-304 ; Monique Cubells, *La Provence des Lumières, Les parlementaires d'Aix au XVIIIe siècle*, Paris, Maloine, 1984, pp. 351-355 [ainsi que l'article de l'auteur sur « Franc-maçonnerie et société : le recrutement des loges à Aix-en-Provence dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle », dans *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 1986, n°3, pp. 463-484] ; Maurice Gresset dont la thèse sur *Le monde judiciaire à Besançon* a permis de réunir la matière d'un riche article sur « Le recrutement social des loges bisontines et son évolution dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, dans *Studia Latomorum & Historica…, op. cit.,* pp. 139-153 ; et plus récemment René Favier, *Les villes du Dauphiné aux XVIIe et XVIIIe siècles, La pierre et l'écrit*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1993, pp. 459-461 ; François-Joseph Ruggiu, *Les élites et les villes moyennes en France et en Angleterre (XVIIe-XVIIIe siècle)*, Paris, L'Harmattan, 1997, 356 p. ainsi que Michel Figeac, *Destins de la noblesse bordelaise (1770-1830)*, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 1996, tome I : pp. 254-291.

pas plus qu'ils ne se sont enfermés dans l'impasse « maçonnologique ». Ils ont su au contraire replacer de manière convaincante le lien maçonnique, ses protagonistes, leurs stratégies, leurs discours et représentations dans leur environnement social, culturel, familial, confessionnel et politique. Mais en retour, leurs travaux n'ont eu qu'un impact très limité sur la recherche maçonnique proprement dite. Ils n'ont pas modifié sensiblement la perception de la sociabilité maçonnique et de ses enjeux au sein de la communauté des « maçonnologues ». Au lieu de profiter de cette ouverture pour s'intégrer de plein droit à la recherche en histoire sociale et culturelle et faire valoir ses compétences, la recherche maçonnique s'est isolée, alors que le fait maçonnique ne prend tout son sens que restitué et articulé dans son contexte profane. On reconnaîtra que l'appel de Paul Leuilliot lancé dans les *Annales Economies, Sociétés, Civilisations* en 1953 à étudier la Franc-maçonnerie comme un « fait social »[8], n'est toujours pas entendu par la plupart des acteurs de la recherche maçonnique française. On peut alors facilement imaginer ce qu'il en est de l'espace public ou des réseaux sociaux. Si l'usage du terme de « sociabilité » ou de « réseau maçonnique » commence à se diffuser, il reste le plus souvent métaphorique. Dans ces conditions, il n'est pas difficile de comprendre que les travaux de Pierre Chevallier et d'Alain Le Bihan demeurent quarante ans après leur rédaction les piliers d'une histoire scientifique de la Franc-maçonnerie française. Leur réédition régulière, comme celle des ouvrages de René Le Forestier, dont les éditions originales remontent aux années 1910-1920[9], sont les symptômes d'une recherche qui peine à trouver un second souffle[10]. Car ces ouvrages ont été écrits à l'écart du grand chantier de l'histoire sociale et culturelle. La rencontre entre cette histoire érudite de la Franc-maçonnerie, aux méthodes héritées de l'école positiviste et les grandes enquêtes d'histoire sociale et culturelle menées dans l'orbite de l'école des *Annales* n'a pas eu lieu. Les mérites de Pierre Chevallier sont incontestables, mais force est d'admettre que son travail privilégie l'histoire administrative et parisienne des obédiences françaises plutôt que l'histoire de la sociabilité et des sensibilités maçonniques[11]. Fidèle à l'école positiviste à une

[8] Paul Leuilliot, « La Franc-maçonnerie, fait social », dans *Annales Economies, Sociétés, Civilisations*, avril-juin 1953, pp. 240-259.

[9] Voir notamment en 2001, la « reproduction fidèle de l'édition de Paris, 1915 » de René Le Forestier, L*es Illuminés de Bavière et la Franc-maçonnerie allemande*, Milano, Archè, 2001.

[10] Seule la réédition de l'ouvrage de Louis Amiable sur *La loge des Neuf Sœurs* par Charles Porset comporte une mise à jour scientifique et universitaire d'un travail essentiel, mais vieux d'un siècle : Louis Amiable, *Une loge maçonnique d'avant 1789, la loge des Neuf Sœurs* [Paris, Alcan, 1897], *augmenté d'un commentaire et de notes critiques de Charles Porset*, Paris, EDIMAF, 1989.

[11] Pierre Chevallier, *Les ducs sous l'Acacia ou Les premiers pas de la Franc-Maçonnerie française 1725-1743*, Paris, Librairie philosophique Vrin, 1964. réédité trente ans plus tard augmenté de *Nouvelles recherches sur les francs-*

époque -les années 1960 et 1970- où l'histoire sociale et culturelle s'affirme et renouvelle notre approche des sociétés d'Ancien Régime, Pierre Chevallier rédige une chronique précise et documentée du premier siècle de l'ordre maçonnique en France. Ce décalage chronologique et épistémologique d'un demi-siècle au moins a empêché toute fécondation mutuelle.

Mais la démarche universitaire ordinaire –que l'on distinguera des travaux pionniers mentionnés plus haut- a également sa part de responsabilité. Elle pénalise la recherche en histoire maçonnique. Le chercheur pressé est avant tout en quête de noms. Des listes de membres, le relevé « de ceux qui en sont », au mieux une sociographie descriptive ne constituent pas une étude approfondie de la sociabilité maçonnique[12]. Trop de chercheurs concluent sur la base de la date de fondation officielle de l'atelier, de la lecture de quelques correspondances administratives avec la Chambre des provinces, du nombre de loges et des effectifs maçonniques, à la précocité ou au contraire au retard de la diffusion des Lumières dans la ville considérée. Comme si l'identité entre Franc-maçonnerie et Lumières –elles-mêmes uniformément lumineuses- était évidente… Pourtant, la conjoncture semble aujourd'hui s'inverser et permettre un renouveau historiographique. « Au lieu de réifier les groupes (ordres, classes cités, tribus, etc.) et de prendre pour donnée, sur la base de critères essentiels (une position lignagère, une position économique etc.), l'appartenance des individus à ces groupes qui les enferment et les définissent, les sciences sociales inversent maintenant la perspective. En considérant les identifications et les assignations identitaires comme les produits, d'une durée variable, de l'interaction sociale, elle confère aux identités sociales l'utilité et la malléabilité des catégories de la pratique »[13]. L'essor des recherches sur les réseaux sociaux[14] et plus largement le renouvellement de l'histoire sociale[15] permettent d'envisager une autre approche de la sociabilité maçonnique, des trajectoires et

---

*maçons parisiens et lorrains 1709-1785. Les idées religieuses de Davy de La Fautrière*, présentation et postface par Pierre Chevallier, Paris-Genève, Champion Slatkine, 1995. Du même auteur : *La première profanation du temple maçonnique ou Louis XV et la fraternité 1737-1755*, Paris, Librairie philosophique Vrin, 1968. Son *Histoire de la Franc-maçonnerie française* en trois volumes rédigée à l'invitation de Pierre Gaxotte et publiée chez Fayard en 1974 a également été rééditée en l'état.

[12] On est loin de l'investissement de fond de chercheurs allemands comme Richard Van Dülmen, auteur de *Die Gesellschaft der Aufklärer. Zur bürgerlichen Emanzipation und aufklärerischen Kultur in Deutschland*, Frankfurt-am-Main, 1986, Manfred Agethen, auteur de *Geheimbund und Utopie. Illuminaten, Freimaurer und deutsche Spätaufklärung*, München, 1984, Otto Dann ou Rudolf Vierhaus.

[13] Bernard Lepetit, « Histoire des pratiques, pratique de l'histoire », dans Bernard Lepetit éd., *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, *Histoire*, 1995, p. 17.

[14] Citons notamment Juan Luis Castellano et Jean-Pierre Dedieu dir., *Réseaux, familles et pouvoirs dans le monde ibérique à la fin de l'Ancien Régime,* Paris, CNRS éditions, Amériques-Pays ibériques, 1998 ; Maurizio Gribaudi dir., *Espaces, temporalités stratifications. Exercices sur les réseaux sociaux*, Paris, Editions de l'ÉHÉSS, Recherches d'histoire et de sciences sociales, 1998.

[15] Bernard Lepetit éd., *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale, op. cit.*

dispositifs individuels qui s'inscrivent dans son champ. On appréhende à présent des relations interpersonnelles qui ne doivent pas être prises isolément mais comme partie intégrante d'un tissu de relations dont on peut étudier le maillage, la trame, pour dévoiler l'étendue des comportements possibles. De même, la micro-histoire telle qu'elle est définie par Jacques Revel dans *L'Histoire au ras du sol* : « étudier le social non pas comme un objet doté de propriétés, mais comme un ensemble d'interrelations mouvantes à l'intérieur de configurations en constante adaptation »[16], offre l'occasion de replacer l'individu au cœur de la sociabilité. Il revient alors à l'historien de la Franc-maçonnerie de montrer qu'il existe d'autres sources que les tableaux de membres, aussi prometteuses qu'inexploitées, qu'elles sont non seulement capables de restituer les trajectoires maçonniques individuelles, mais d'éclairer l'environnement profane des ouvriers du temple, l'espace social où ils se meuvent et tissent leur réseau relationnel.

La remise en cause des paradigmes marxistes et structuralistes ouvre la voie à un retour en grâce du sujet, de la biographie individuelle, de l'étude fine des trajectoires et des relations interpersonnelles. Il ne faut pourtant pas céder à l'illusion documentaire, qui grise le chercheur en lui donnant l'impression d'avoir mis à jour la « source absolue », celle à qui rien n'échappe, véritable prison d'une société à l'image de la prison de la longue durée de Fernand Braudel. Les sources d'histoire sérielle, notamment fiscales, n'épuisent pas la richesse d'une société. Si elles gomment et « lissent » les aléas des trajectoires individuelles, en proposant des profils collectifs, elles perdent la richesse que représente précisément cet écart. De la même manière, le chercheur qui exhume un journal, une correspondance particulière peut céder à l'ivresse d'avoir mis à jour une « vraie » source, comme si les écrits personnels encore appelés écrits du for privé ou ego-documents étaient les dépositaires fidèles, éternels et authentiques d'un passé vécu ; authentiques boîtes noires de nos avions modernes. Or, les écrits personnels ne sont pas des sources neutres. Ils ont été produits, composés, façonnés par leur auteur, pour lui-même, pour son entourage ou indifféremment, voire contre lui, sa descendance, ses contemporains. Toute source est donc orientée, voire désorientée. Elle ne se réduit jamais à un enregistrement neutre et intégral. Il faudra d'ailleurs se demander si l'un des intérêts majeurs des écrits personnels, ce n'est pas précisément qu'ils mettent en cause les limites de la sphère privée et de l'espace public. Ces évidences méritent d'être rappelées, car l'ivresse de la source authentique, pure, fait encore des

[16] Jacques Revel, *L'Histoire au ras du sol*, préface à Giovanni Levi, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, traduction française, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 1989, p. XII.

ravages. Surtout, elle conduit souvent son « inventeur » à nouer avec elle une relation passionnelle exclusive, qui les isolent l'un et l'autre de leur environnement. Le risque est clairement celui du corpus clos sur lui-même, d'une recherche progressivement asphyxiée par son incapacité à sortir de son objet pour mieux le mettre en relief, en perspective. Sans céder aux illusions documentaires, en se méfiant des options méthodologiques qui cachent souvent des choix idéologiques, il convient sans doute de mettre à profit la conjoncture favorable aux écrits personnels, à leur inventaire, et à leur exploitation, pour renouveler l'historiographie maçonnique. Les écrits personnels éclairent aussi bien la trajectoire individuelle que l'environnement où elle s'inscrit. Ils ne sont ni des « illustrations » du parcours obligé d'un groupe, décalque triste et inanimé d'un itinéraire collectif « impersonnel », ni des témoignages exceptionnels arrachés à la gangue sociale. Ils éclairent à la fois la norme et l'écart à la norme –sans lequel celle-ci ne serait pas-, la trajectoire probable et les inflexions réelles. Comme le dit Jacques Revel, « ce à quoi nous assistons me semble d'une autre nature [que le simple « retour du sujet » ou de « l'acteur »] : il s'agit plutôt d'une tentative pour reformuler ces questions à partir des conduites, c'est-à-dire des actions, des choix, des négociations, mais aussi des contraintes de l'espace social à des conditions de possibilité définies hors de lui »[17].

Pour toutes ces raisons, les écrits personnels intéressent au premier chef l'historien de la Franc-maçonnerie, de la sociabilité et des pratiques culturelles. Ils interrogent en effet les rapports entre l'individu et son environnement, sondent l'espace de négociation, de transaction où se noue le « commerce de société », sans quoi la sociabilité n'est qu'une aptitude virtuelle à l'être en société, que l'absence de concrétisation oblitère. A trop évoquer l'espace public, on en oublie qu'il est d'abord un espace social aux contours mouvants. Seuls ces documents peuvent au-delà d'une liste de membres et des échanges administratifs convenus et normalisés entre une loge et son obédience, permettre de poser les seules vraies questions qui comptent : Pourquoi devient-on franc-maçon ? A la suite de quels cheminements ? Comment la prise de risque s'opère-t-elle –car un candidat à l'initiation ne connaît la Franc-maçonnerie que par l'ouï-dire, la rumeur- ? Pourquoi et comment l'Art Royal s'implante-t-il et séduit-il de Perm à Batavia en moins de trois décennies ? Comment expliquer sa capacité à survivre à toutes les épreuves ou à renaître pendant trois siècles d'existence, et à maintenir aujourd'hui une implantation planétaire ? Comment

[17] Communication sur « Machines, stratégies, conduites, ce qu'entendent les historiens », citée par Isabelle Laboulais-Lesage, *Lectures et pratiques de l'espace. L'Itinéraire de Coquebert de Montbret, savant et grand commis d'État (1755-1831)*, Paris, Honoré Champion, 1999, *Les dix-huitièmes siècles 31*, p. 31.

articuler quête individuelle, introspection personnelle et insertion humble voire anonyme dans les rangs des ouvriers du temple ? Quel lien tisser entre des francs-maçons issus des horizons géographiques, sociaux, culturels, philosophiques et religieux les plus divers ? Comment l'expérience de chaque frère, irréductible à celle de son *alter ego*, participe à la formation d'une véritable communauté fraternelle qui transcende l'opposition sociologique classique entre liens forts et liens faibles sans être pour autant insensible aux impulsions et aux ondes qui parcourent la société profane, aux lignes de force et de tension qui la structurent ?

Les écrits personnels que l'on appelle « écrits du for privé » par référence à l'« écriture du for privé » de Madeleine Foisil[18] ou « ego-documents » en référence au néologisme créé par le chercheur néerlandais Jacob Presser au milieu des années 1960[19], ont actuellement les faveurs des historiens européens[20]. Mais pour la plupart des historiens de la Franc-maçonnerie, l'ego-document reste à inventer. Il est absent du fonds maçonnique de la Bibliothèque nationale de France, composé essentiellement d'archives administratives. Plus grave, les francs-maçons ne se confient pas aisément sur leur appartenance à l'ordre, pas plus dans leur correspondance privée que dans leur journal ou leurs mémoires. Pendant longtemps, ils se sont même refusés à consigner par écrit les catéchismes des grades, les statuts et règlements des loges, les mots et signes de reconnaissance. La culture maçonnique est initialement une culture orale, celle de la transmission immémoriale d'initié à initié. Seule la divulgation altère cette communication harmonieuse réservée aux élus en publiant très tôt des « révélations ». Dans ces conditions, les quelques lignes d'Elias Ashmole dans son diaire sont autant exceptionnelles que frustrantes par leur sécheresse[21]. Les journaux de voyage dont on discute l'appartenance aux ego-documents – elle est acceptée par Rudolf Dekker et l'école hollandaise[22]- ne semblent guère plus fructueux. Nous avons évoqué avec d'autres le silence de James Boswell sur le versant maçonnique de son tour européen[23]. L'obstacle est donc réel, mais la piste ne doit pas être pour autant

[18] Madeleine Foisil, « L'écriture du for privé », dans Philippe Ariès et Georges Duby dir., *Histoire de la vie privée* , tome III, *De la Renaissance au Lumières*, Paris, Le Seuil, 1986, pp. 331-369.
[19] Rudolf Dekker, « Les egodocuments aux Pays-Bas du XVI$^{e}$ au XVIII$^{e}$ siècle », dans *Bulletin du Bibliophile*, 1995.
[20] Pierre-Yves Beaurepaire et Dominique Taurisson éd., *Les Ego-documents à l'heure de l'électronique. Nouvelles approches des espaces et des réseaux relationnels* actes du colloque international de Montpellier 23-25 octobre 2002, avant-propos de Lucien Bély, Publications Universitaires de Montpellier 3, 2003, 555 p. (édition intégrale en ligne : http://www.egodoc.revues.org/)
[21] Elles sont reprises dans Pierre-Yves Beaurepaire, *La République Universelle des francs-maçons de Newton à Metternich, Rennes, Ouest-France*, 1999, pp. 28-29.
[22] Ruud Lindeman, Yvonne Scherf, Rudolf Dekker, *Reisverslagen van Noord-Nederlanders uit de zestiende tot begin negentiende eeuw. Een chronologische lijst*, Rotterdam, Erasmus Universiteit, 1994.
[23] Pierre-Yves Beaurepaire, *La République universelle des francs-maçons…, op. cit.*, pp. 114-115.

abandonnée.Déjà, dans *L'Autre et le Frère*, nous avons montré la richesse du *Journal de voyage de Weimar à Paris* au cours de l'été 1787 de l'*Aufklärer* Johann Joachim Christoph Bode, qui décrit avec précision la fièvre qui entoure aussi bien le baquet du docteur Mesmer (magnétisme animal) que les magasins de nouveautés, ses tentatives d'implantation d'un noyau des *Illuminaten* à Paris, d'infiltration de la loge des *Amis Réunis* et du régime des Philalèthes[24]. Dans le domaine épistolaire, les correspondances de Jean-Baptiste Willermoz[25], du Languedocien Pierre de Guenet avec son ami Pierre-Jacques Astruc[26], ont également offert une ample moisson d'informations, à recouper, compléter et critiquer[27].

Plus récemment, avec le projet le « Monde de Corberon », et en mobilisant un outil d'édition et d'instrumentation électroniques (Arcane), j'ai entrepris à partir du *Journal* du diplomate français Marie-Daniel Bourrée chevalier puis comte de Corberon (1748-1810) –parent et protégé de Vergennes, intermédiaire culturel entre France et Russie, passionné d'ésotérisme et arpenteur des allées du mystère à la tombée des Lumières- de restituer l'espace relationnel d'un franc-maçon noble actif dans la vie de société, d'étudier sa trajectoire maçonnique et profane, entre sociabilité initiatique et mondaine, entre Paris et Saint-Pétersbourg afin de montrer documents à l'appui qu'une autre histoire de la sociabilité maçonnique en France et en Europe était aujourd'hui possible. Cette recherche est présentée à la communauté des chercheurs sur un site internet dédié aux sciences humaines et sociales et les outils qui ont permis de la réaliser leur sont offerts[28].

### Une « Maçonnerie de société » brillante au 18e siècle

Grâce à l'exploitation des ego-documents et à l'abandon de la thèse de la loge maçonnique comme laboratoire de la sociabilité démocratique, comme matrice de l'espace public, soutenue par Ran Halévi, les recherches actuelles mettent en évidence l'existence de ce que j'appelle une « Maçonnerie de société », par référence à la prégnance du modèle aristocratique, à la participation

[24] Pierre-Yves Beaurepaire, *L'Autre et le Frère. L'Etranger et la Franc-maçonnerie en France au XVIIIe siècle*, Paris, Honoré Champion, *Les dix-huitièmes siècles* 23, 1998, pp. 477-489.
[25] *Ibid.*, pp. 493-535.
[26] *Ibid.*, pp. 47-61.
[27] Dans un article pionnier, Claude Michaud a de son côté montré la richesse de la correspondance du comte János Fekete : Claude Michaud, « Lumières, Franc-maçonnerie et politique dans les Etats des Habsbourg. Les correspondants du comte Fekete » dans *Dix-huitième siècle*, n° 12, 1980, pp. 327-379.
[28] http://www.egodoc.revues.org/corberon/

assumée et revendiquée à l'offre de divertissement mondain, à l'animation par les frères et les sœurs d'un théâtre de société, à une sociabilité maçonnique rythmée par ses bals, ses concerts amateurs, ses joutes littéraires, mais aussi par ses cérémonies de réception dont la scénographie conditionne la réussite et la transmission de l'essence du grade.

L'aristocratie qui anime cette Maçonnerie de société et la scène mondaine tient la direction de l'ordre maçonnique en France depuis la fondation du Grand Orient (les ducs de Montmorency-Luxebourg et d'Orléans) et plus largement en Allemagne avec les *Schloßlogen* et les *Hoflogen*, dans l'aire baltique où s'épanouit une Maçonnerie royale ou en Russie. Significativement, les critiques à l'encontre des loges qui « au lieu de s'occuper des travaux de l'Art Royal, tiennent des loges de femmes, donnent des bals et jouent la comédie dans leur loge » émanent d'ateliers socialement disqualifiés et exclus du théâtre mondain. Il ne faut donc pas disqualifier comme Maçonnerie d'opérette ou « bagatelle », l'« occasion de faire la cour au beau sexe », pour citer le baron Théodore-Henry de Tschoudy, détracteur de la Maçonnerie des dames, une pratique sociable légitime.

Pourtant cette Maçonnerie de société n'est guère connue. Elle est victime elle aussi de la mono-exploitation des archives administratives des ateliers, et plus précisément de la correspondance administrative qu'ils échangent avec leur obédience. Or, on se doute que la vie de société n'a pas sa place dans de tels échanges. A l'inverse et c'est tout l'intérêt des enquêtes en cours sur les ego-documents : les écrits personnels de francs-maçons -journaux, fragments autobiographiques et correspondances- témoignent de la qualité de l'offre de divertissement mondain proposée par ces loges et la place qu'y tient le théâtre de société. C'est donc sur eux qu'il convient de s'appuyer.

La Maçonnerie de société vit au rythme de l'ouverture de nouveaux ateliers –soigneusement orchestrée par le recrutement de « noms », l'envoi de cartons d'invitation et la lecture d'annonces dans les loges amies-, ainsi que des bals et des fêtes qui saluent leur entrée sur le théâtre mondain. C'est particulièrement vrai à Paris où *L'Olympique de la Parfaite Estime, Saint-Jean de la Candeur*, les *Amis Réunis, l'Âge d'or* et quelques autres rivalisent pour créer l'événement. Ces loges figurent dans les guides pour voyageurs et étrangers de qualité, car il est de bon ton de les visiter. En Angleterre, mais aussi à Vienne ou à Berlin, la presse maçonnique qui revendique ouvertement un lectorat profane assure elle-même la publicité de ces manifestations, dont les comptes-rendus sont ensuite relayés par les correspondances particulières et les journaux. L'espace social plus que public – malgré Habermas- est indissociable de cette offre de loisirs et de divertissements mondains. Si elle brille au sein de sphère maçonnique –où la concurrence est rude- en mettant sur pied des loges

prestigieuses par la qualité de leur recrutement, la magnificence de leurs temples et des fêtes qu'elles organisent, la Maçonnerie de société a en effet d'autres objectifs : briller à la cour comme à la ville sans renoncer à l'entre-soi cultivé dans le retrait du temple.

La Maçonnerie de société montre alors son aptitude à créer pour ceux qu'unit le lien de l'initiation partagée, des espaces de sociabilité réservés à ceux qui en sont dignes, mais dont l'existence est connue du public et enviée. En Ecosse, elle crée les premiers clubs de golf, en France elle s'associe aux Nobles Jeux de l'arc, à travers tout le continent européen elle capte l'héritage des ordres initiatiques mixtes à la fois badins et chevaleresques, tout en manifestant son adhésion aux Lumières et la conscience de son rôle social en soutenant les créations de Musées et d'institution de bienfaisance. Elle finance la création de concerts par souscription en même temps qu'elle revendique une pratique musicale amateur, qui s'épanouit au centre de la scène mondaine : la Société Olympique s'installe au Palais Royal dans un appartement loué par le fermier général Marin de La Haye 4000 livres par an au duc d'Orléans, Grand Maître. Les *Amis Réunis*, la *Candeur* ou les *Neuf Sœurs*, ne sont pas en reste.

La Maçonnerie de société associe sociabilité mondaine et hospitalité domestique. Elle s'émancipe du cadre contraignant du temple et de la tenue maçonnique, pour s'épanouir dans les appartements et les hôtels particuliers : un tapis de loge portatif, un rideau tiré et des grades conférés par communication assurent la mobilité de la chaîne d'union. La loge est partout où le cercle des amis choisis qui se reconnaissent comme pairs se forme et se rejoint : villes d'eau, fêtes princières ou champêtres, cour, congrès diplomatiques. Pendant l'été, alors que la société migre à la campagne, cette vie de société maçonnique ne ralentit pas, bien au contraire, alors même que les loges préviennent l'obédience de l'interruption des tenues. C'est dans cet environnement sociable et dans l'éventail de cette offre de divertissement mondain que s'opère la rencontre entre Maçonnerie et théâtre de société.

Le cas des *Amis Réunis*, loge des fermiers généraux, mais aussi des diplomates étrangers, des artistes de renom est tout à fait exemplaire. Les membres de la prestigieuse loge parisienne des *Amis Réunis* qui revendique dans son livre d'or de former un « club à l'anglaise » ou « en français coterie », se retrouvent pendant l'été au château de La Chevrette pour des représentations de théâtre, de chant et de concerts amateurs –rappelons qu'ils forment le noyau dur de la Société Olympique dont le but déclaré et de prendre le relais du concert des Amateurs. L'hôte de La Chevrette est Savalette de Magnanville, garde du Trésor royal. Son fils, Charles Pierre Paul Savalette de Langes est connu

comme fondateur du régime des Philalèthes, académie européenne de recherches en hautes sciences qui réunit les plus grands noms de la Maçonnerie européenne, mais il distribue également les rôles au théâtre de société de La Chevrette, auquel participent notamment ses parents Pierre François Denis Dupleix du Perles et Guillaume Joseph Dupleix de Bacquencourt, et leurs alliés : Marie-Daniel Bourrée de Corberon, son frère aîné, Pierre Philibert marquis de Corberon, musicien talentueux, et son épouse Anne-Marie, nièce du banquier de la Cour et fermier général Jean-Joseph de Laborde.

> Lettre de Savalette de Langes à son cousin Dupleix du Perles (Hornoy le 12 septembre 1772)
>
> Eh bien paresseux […]
>
> J'ai cinq à six rôles à te proposer -, et des projets de plus vaste étendue à te communiquer, mais, ma fois, pour ce soir je n'ai pas le temps. Mais voici les rôles que je suis chargé de te proposer. Mande-moi promptement si naturellement tu acceptes :
>
> Le jour de la fête : Le médecin malgré lui. Lucas paysan mari de la nourrice
> Dans la parodie de la reine de Golconde, Usbekh, confident premier ministre de la reine
> Pour les autres jours : dans le légataire universel, le rôle de Géronte, le légataire ; dans Nadine, Blaise ou à choisir marin ; dans le Joueur, Doranthe, l'oncle du joueur (rôle de complaisance) ; dans les fausses infidélités, Mondor ou à ton refus je le jouerai, tu en es le maître.
>
> Tu vois que tu n'es pas mal partagé. J'attends ta réponse pour arrêter définitivement la liste des rôles. Nous jouerons vraisemblablement pendant une semaine et sûrement tu t'y amuseras, car tout ceux qui composent la troupe t'aiment et te désirent beaucoup. Dumaisniel est très libre à présent et nous pratique toujours dans le cantori. Aussi nous musiquerons. Crois moi, mon ami, laisse ta maîtresse et tes amis de Paris et reviens dans le pays, où tu trouveras des gens qui t'aiment et te désirent et surtout un bon et sincère ami qui t'aime de tout son cœur et t'embrasse de même […]
> Tu trouveras rue Saint-Jacques au Temple du Goût, chez la Veuve Duchesne, les exemplaires en fascicule. Je t'enverrai bientôt le rôle d'Usbekh.

On joue également à La Chevrette plusieurs pièces du chevalier de Chastellux, notamment les *Amants portugais*, comédie en un acte, les *Prétentions*, comédie en trois actes une imitation libre de *Roméo et Juliette*.

Le *Journal* d'un habitué de la Chevrette, Marie-Daniel Bourrée de Corberon, est également une source précieuse pour comprendre les liens qui unissent la Maçonnerie aristocratique, notamment les loges d'adoption –au recrutement mixte- et le théâtre de société. A Paris, en 1775, peu avant son départ pour Saint-Pétersbourg, Corberon fréquente la société de Madame Benoît, née Fr. Albine Puzel

de la Martinière, romancière et auteur dramatique…. Elle est également l'auteur de *La Supercherie réciproque*, comédie en deux actes, en prose de 1768, ainsi que du *Triomphe de la probité*, 1768, la même année. Chez Madame Benoît, Corberon rencontre le marquis de La Salle, également romancier et auteur dramatique, qui recrute pour la dernière née des loges parisiennes aristocratiques : *Egalité et Parfaite Sincérité* dont le comte de Buzançais est Vénérable. Corberon est alors un jeune maçon que l'aristocrate interroge sur son catéchisme maçonnique dans le salon des dames Benoît (il le trouve un peu rouillé), avant de lui tirer les cartes. Corberon est invité par Madame Benoît à une tenue d'adoption, suivie d'un bal, occasion pour notre jeune diplomate de courtiser la jeune Josuel Benoît, lui remettre un billet et apprendre son nom de société.

Jeux de séduction et rivalités amoureuses ont donc pour théâtre à la fois l'espace domestique, les festivités que l'on qualifiera de péri-maçonniques et la vie de société avec ses concerts et théâtre amateurs, l'ensemble s'intégrant à l'espace mondain. Le *Journal* de Corberon en fournit de nombreux témoignages :

> Le 22 [janvier 1775]
>
> J'ai arrêté rue neuve Saint-Eustache pour voir un instant Mesdames Benoît, elles m'ont bien rappelé le bal du 29 en loge, et je dois les aller voir après demain de bonne heure dans l'après-dîner. Arrivé chez les Nogué –la belle-sœur de Marie-Daniel Bourrée de Corberon, Anne-Marie, est née de Laborde de Nogué-, j'y ai trouvé un monde énorme ; j'y ai remarqué la petite Sophie qui m'a fort bien accueilli, avec cet air de folie de vivacité que j'aime beaucoup. Le concert s'est passé à l'ordinaire, c'est-à-dire des prétentions de la part du Bacquencourt et des petitesses, comme une petite satisfaction dont l'intendante a joui à l'occasion d'un duo que nous avons manqué ma belle-sœur et moi à cause de la différence.

Par la suite, Corberon prépare avec les dames Benoît la représentation d'une pièce de la composition du marquis de la Salle et se propose pour peindre les décors et composer l'arrangement musical. A Varsovie, Pétersbourg, et Deux-Ponts, il pratiquera avec ses amis les princes d'Anhalt-Bernburg et Adoeski, ainsi qu'avec le baron courlandais Karl-Heinrich von Heyking, ou sa belle-famille –il a épousé une Behmer-, la même association entre Maçonnerie aristocratique et d'adoption et théâtre de société.

Son frère, Théodore Aimé, conseiller au Parlement de Paris, fait quant à lui représenter en 1785 dans son hôtel une pièce de Charles Collé, *La Vérité dans le vin*, qui met « en scène une petite historiette mondaine et libertine ». Il est député auprès du Grand Orient de la loge toulousaine la *Vérité reconnue*, « de loin la plus exclusive des loges de la ville » selon Michel Taillefer, dont son

beau-frère, Henri Bernard Catherine de Sapte, président au Parlement de Toulouse, membre de l'Académie des Jeux Floraux, est officier. Quant à Madame de Sapte, née Catherine Marguerite Bourrée de Corberon, elle n'est autre que la Grande Maîtresse de la loge d'adoption toulousaine de la *Parfaite Amitié*.

Il faut insister ici sur la place centrale que la Maçonnerie des dames devenue Maçonnerie d'adoption tient dans cette rencontre réussie. Elle prend en effet le relais des ordres mixtes, à la fois chevaleresques et badins : Ermites de Bonne-Humeur à la cour de Saxe-Gotha, ordre des Mopses en Allemagne et Scandinavie, ordre de la Félicité en France et en Pologne. On y pratique le divertissement lettré, les jeux de la séduction mais aussi à l'occasion des cérémonies de réception aux différents grades des mises en scène de plus en plus élaborées : avec orchestre, machinerie, décors et reconstitution historique ou mythologique. Les membres de la loge ont chacun leur rôle à jouer dans ces mises en scène. Cette rencontre réussie n'est pas limitée à la Maçonnerie parisienne ou aux grandes capitales européennes. Les ego-documents de francs-maçons provinciaux que nous avons pu mettre au jour confirme l'ampleur de la pratique, aussi bien dans le Boulonnais chez Abot de Bazinghen et ses visiteurs anglais, qu'à Caen et Falaise chez les Séran de Saint-Loup.

Pierre-Yves Beaurepaire

Université de Nice Sophia-Antipolis
Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine